

EUGEN STANESCU  
(1922-1989)

On le savait menacé, sans soupçonner cependant l'imminence de cette séparation dont il parlait beaucoup, peut-être pour en conjurer l'inquiétude. La fin l'a surpris au retour du Congrès des études sud-est européennes de Sofia. Il n'est pas facile de dire tout ce que l'Institut de Bucarest perd avec Eugen Stănescu, qui s'était identifié depuis un quart de siècle à l'existence de ce groupe de travail. Certains de ses collègues le connaissaient depuis longtemps, pour avoir été d'abord ses élèves. En 1978, après la mort de M. Berza, la direction de l'Institut lui échut et il garda six ans et demi cette position, souvent inconfortable. C'était l'aboutissement d'une carrière irrégulière, aux détours assez surprenants.

Maître de conférences dès l'âge de 27 ans, à une époque de bouleversements révolutionnaires, il s'était attaché au milieu universitaire. Qu'on nous permette ce témoignage personnel: il a dignement occupé la chaire et il a rendu service à l'enseignement roumain.

Après avoir dirigé pendant quelque temps les Editions de l'Académie, il fut de 1959 à 1963 rédacteur en chef de la revue *Studii*, la principale revue d'histoire de Bucarest. Lui-même, il prenait une part, et non des moindres, au redressement de la recherche historique: ses premières études (1954-1955): portent sur la résistance de la Moldavie à l'Empire Ottoman au XVI<sup>e</sup> siècle. Bientôt (1964-1968), il allait découvrir les sujets qui doivent à ses contributions, plusieurs fois renouvelées, leur état actuel. Pour rendre compte du développement des idées sociales et politiques à travers l'ancienne historiographie roumaine, Eugen Stănescu a fourni une interprétation des chroniques valaques fortement influencée par la formation sociologique et marxiste qui était la sienne. Ces pages là, qu'on estimera toujours sans hésitation parmi les meilleures qu'il ait écrites, ont trouvé une confirmation inattendue beaucoup plus tard, dans l'analyse des mêmes sources accomplie par G. I. Brătianu au lendemain de la seconde guerre mondiale, mais restée pratiquement inconnue jusqu'en 1977. Par l'étude approfondie des noms "valaque", "Valachie" et "Roumanie", le savant a retrouvé les origines de la conscience nationale des Roumains. Enfin, son attention a été longuement retenue par l'époque de la première réunion des pays roumains sous Michel le Brave.

Entre temps, depuis 1958, il avait assumé la charge d'un cours d'histoire byzantine, qu'il s'agissait de reprendre après dix ans d'interruption. Il se fit donc byzantiniste. Pour quelqu'un que les circonstances avaient contraint à trouver sans guide son orientation scientifique, presque en autodidacte, les voyages et les contacts internationaux devaient être essentiels dans cette nouvelle étape de sa carrière. Assidu aux Congrès, il eut une part importante au succès de celui de 1971, à Bucarest, où il était secrétaire général adjoint du Comité d'organisation. Son rapport à cette occasion, sur *Byzance et les pays roumains aux IX<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècles* condensait les matériaux d'un livre, resté en chantier comme bien d'autres projets.

S'il fallait nommer la qualité maîtresse du savant, ce serait sans doute sa curiosité jamais assouvie. Elle l'incitait à toujours élargir le cadre de l'enquête historique. Elle l'entraînait dans tant de directions qu'on peut comprendre la dispersion de son œuvre. La riche mois-

son de ses lectures lui permettait de juger avec un goût littéraire sûr des auteurs aussi divers que Gérard de Nerval ou Ernst Jünger. Témoin passionné de son temps, il aimait regarder autour de lui.

L'homme était généreux, fidèle à ses amitiés, entêté même dans ses faiblesses. Une susceptibilité à fleur de peau n'était que l'expression la plus frappante d'un tempérament vif. Ses sentiments s'allumaient avec autant de promptitude que son intelligence. S'il éprouvait le besoin de faire valoir les résultats de son activité, plus rares dans la dernière période de sa vie, c'était peut-être pour se rassurer; les orgueilleux n'ont pas de tels doutes, ou ils les dissimulent avec art.

Un volume dont il avait surveillé la préparation venait de paraître après de longs délais, a la veille de son départ pour Sofia. Le livre sur la révolte des Assénides ne parviendra donc aux lecteurs qu'après la nouvelle de la mort du premier de ses auteurs. Une vie qui s'achève ainsi, n'est-elle pas heureuse?

*Bucarest*

ANDREI PIPPIDI